

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1926

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Georges ZAMBEAUX

Né à Mirande le 17 novembre 1898

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DES

MÉTAMORPHOSES FAMILIALES

Président : M. HENRI CLAUDE, professeur.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1926

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale.	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie.	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	CARNOT.
Hygiène	Léon BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Clinique médicale	GILBERT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants.	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET.
	HARTMANN.
	LEJARS.
Clinique ophtalmologique	GOSSET.
	TERRIEN.
Clinique urologique.	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGEANT.
Sans chaire.	ROUVIÈRE.
	BRANCA.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI . . . Pathologie médicale.
 ALGLAVE . . Pathologie chirurgicale.
 AUBERTIN . . Pathologie médicale.
 BASSET . . . Pathologie chirurgicale.
 BAUDOUIN . . Pathologie médicale.
 BINET Physiologie.
 BLANCHETIÈRE Chimie biologique.
 BRULÉ Pathologie médicale.
 CADENAT . . Pathologie chirurgicale.
 CHAMPY . . . Histologie.
 CHIRAY . . . Pathologie médicale.
 CLERC Pathologie médicale.
 DEBRÉ Hygiène.
 J. de JONG . . Anatomie pathologique.
 DUVOIR . . . Médecine légale.
 ÉCALLE Obstétrique.
 FIESSINGER . Pathologie médicale.
 FOIX Pathologie médicale.
 GARNIER . . . Pathologie expérimental¹⁶
 HARVIER . . . Pathologie médicale.
 HEITZ-BOYER Urologie.
 HOVELACQUE . Anatomie.

MM.

JOYEUX . . . Parasitologie.
 LABBÉ (Henri) Chimie biologique.
 LARDENNOIS Pathologie chirurgicale.
 LE LORIER . . Obstétrique.
 LEMAITRE . . Oto-rhino-laryngologie.
 LÉVY-SOLAL. Obstétrique.
 LHERMITTE . Pathologie mentale.
 LIAN Pathologie médicale.
 MATHIEU . . . Pathologie chirurgicale.
 METZGER . . . Obstétrique.
 MOCQUOT . . Pathologie chirurgicale.
 MONDOR . . . Pathologie chirurgicale.
 MOURE Pathologie chirurgicale
 MULON Histologie.
 PHILIBERT . . Bactériologie.
 RIBIERRE . . . Pathologie médicale.
 RICHER Fils. . Physiologie.
 TANON Pathologie médicale.
 VAUDESCAL. Obstétrique
 VERNE Histologie.
 VILLARET . . Pathologie médicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

GOUGEROT . Pathologie médicale.
 GUÉNIOT . . . Obstétrique.

MM.

RETTERER . . Histologie.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

A TITRE PERMANENT

MM.

AUVRAY. . . Clinique chirurgicale.
CHEVASSU. . Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE . Clinique médicale.
LEREBoullet. Clinique médicale in-
fantile.

MM.

LÉRI. Clinique médicale.
LœPER . . . Clinique médicale.
PROUST . . . Clinique chirurgicale
SCHWARTZ . Clinique chirurgicale

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé.	{	Chargé du cours de chirurgie orthopédie
		chez l'adulte pour les accidentés du trav
FREY.		les mutilés de guerre et les infirmes adult
CHAILLAY BERT		Stomatologie.
LEDoux-LEBARD		Éducation physique.
		Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

A LA MÉMOIRE DE MON ONCLE
LE DOCTEUR MINVIELLE

A MA GRAND'MÈRE

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

AUX MIENS ET A MES AMIS

A MONSIEUR LE DOCTEUR HENRI CLAUDE

Professeur de la Clinique des Maladies mentales
et de l'Encéphale

*Qui a bien voulu nous faire le
grand honneur d'accepter la prési-
dence de notre thèse.*

A MON MAÎTRE

MONSIEUR LE DOCTEUR DUVOIR

Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux

*Qui fut toujours pour nous un
guide bienveillant, et qui voulut
bien nous accueillir dans son service,
nous gardons un souvenir reconnais-
sant de l'année passée à l'Hôpital
Necker. Qu'il veuille bien trouver, ici,
le modeste hommage de notre pro-
fonde et respectueuse gratitude.*

A MON MAÎTRE

LE DOCTEUR CADENAT

Professeur agrégé, chirurgien de l'Hôpital Saint-Louis

*En hommage respectueux de
notre reconnaissance, pour les con-
seils qu'il nous prodigua durant
notre séjour à la consultation de
Laennec.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR VEAU

Chirurgien de l'Hôpital des Enfants-Assistés

Qui voulut bien s'intéresser à nous.

A MONSIEUR LE DOCTEUR G. ROBIN

Chef de Clinique des Maladies mentales et de l'Encéphale

*Auquel nous sommes redevables
du sujet de notre thèse, et qui voulut
bien nous diriger dans notre tra-
vail, nous adressons l'expression de
notre vive reconnaissance.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR MICHEL CÉNAC

Chef de Clinique des Maladies mentales et de l'Encéphale

*En témoignage d'affectueuse
amitié, et en remerciement des con-
seils quotidiens qu'il voulut bien
nous donner.*

A MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX

MONSIEUR LE PROFESSEUR GUILLAIN.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ LENORMANT.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ JOUSSET.

MONSIEUR LE DOCTEUR LAUNAY.

MONSIEUR LE DOCTEUR GRENET.

MONSIEUR LE PROFESSEUR COUVELAIRE.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ THIERY.

MONSIEUR LE DOCTEUR ROCHON-DUVIGNEAUD.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ CADENAT.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ DUVOIR.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DES
MÉTAMORPHOSES FAMILIALES

INTRODUCTION

Il semblait que tout fut dit sur ces individus qui, reniant leur véritable famille, se croient les descendants de parents plus conformes à leurs goûts, à leurs tendances. (En général, les ascendants revendiqués sont d'essence illustre). Il semblait que tout fut dit avec le remarquable travail de Sérieux et Capgras sur les « Interprétateurs filiaux » (1), et de fait, ces auteurs qui, entre autres travaux, sont célèbres, dans l'histoire de la psychiatrie, depuis leur ouvrage sur le délire d'interprétation ont décrit, minutieusement au point de vue clinique, les faits que l'on observe en pratique.

Si la description est hors de pair, et ne saurait en rien être reprise, peut-être l'interprétation qu'on peut donner des faits mérite-t-elle plus de souplesse et l'interprétation par interprétation, si l'on peut

1. « Les Interprétateurs filiaux ». Sérieux et Capgras, *Encéphale*, 1910.

dire, qu'en ont donnée Sérieux et Capgras ne répond-elle pas à tous les cas.

Il nous paraît, quant à nous, qu'avoir rangé sous la rubrique « Interprétateurs filiaux » des individus qui appartiennent à toutes les classes de la psychiâtrie, c'est avoir généralisé trop exclusivement un mécanisme univoque. Aussi bien, l'interprétation, qui reste, dans les cas de délire d'interprétation et de revendication, le mécanisme à tout faire, pour ainsi dire, du développement de la psychose, n'est-elle, par ailleurs, que tout à fait secondaire, et n'intervient-elle qu'à titre de supplément, de perfectionnement, dans l'élaboration du système délirant.

Nous voulons dire que, souvent, au moment où l'interprétation intervient, la transformation familiale est déjà chose faite dans le psychisme du sujet et ce n'est que par un besoin de justification, que l'erreur morbide se fortifie, du secours de la logique et de la raison, faisant appel alors à l'interprétation, c'est pourquoi préférons-nous réserver le terme « d'interprétateurs filiaux » aux seuls cas de délires, type Sérieux et Capgras, et proposer celui de *Métamorphoses familiales* pour définir un processus beaucoup plus compréhensif, dans lequel les interprétateurs filiaux trouveraient la place qui leur revient à bon droit.

Ce terme de métamorphose familiale nous paraît plus conforme à la vérité parce qu'il ne s'agit pas toujours d'individus qui renient leurs familles pour s'en créer une imaginaire. Il existe des sujets qui se

transforment seuls et *oublient* leur famille réelle, sans pour cela justifier de cet oubli par une nouvelle création.

Il en est d'autres qui élèvent au rang de seigneurs leurs parents, en même temps qu'ils s'annoblissent eux-mêmes.

D'autres encore renient leur famille non pas tant en raison d'idées de grandeur, qu'en raison d'idées incestueuses, comme Capgras et Carette l'ont bien montré dans une magistrale observation (1).

Et vraiment, l'on ne peut pas dire qu'il s'agisse là d'un simple mécanisme interprétatif. Les choses sont autrement complexes, et l'interprétation n'est, en quelque sorte, que la mise au jour d'un système par ailleurs élaboré depuis longtemps sans doute, mais qui ne s'était pas manifesté au dehors réfréné peut-être par la censure freudienne.

Enfin, loin de répondre toujours à un besoin de supériorité, la métamorphose familiale démontre souvent le contraire et telle malade que nous avons observée se croyait une enfant adoptée, non pas tant parce qu'elle avait à rougir de ses parents, mais parce qu'elle avait à souffrir de sa propre infériorité, née de scrupules exagérés, autant et plus que de la sévérité et des remontrances de sa famille.

Ce n'est pas à dire que de tels sujets — primitivement humiliés — ne seraient plus susceptibles de « compenser » leurs sentiments de défiance par des

1. Capgras et Carette, *Illusion des sosies et complexe d'Œdipe* (*Annales médico-psychologiques*, 1^{er} juin 1924).

idées de supériorité mais ces dernières sont alors secondaires et arrivent à créer un caractère paranoïaque acquis. Mais ici, nous touchons au point principal du problème qui est celui des constitutions.

Certes Sérieux et Capgras sont les premiers à insister sur ce fait. Ils appuient leurs observations moins peut-être sur les interprétations que sur le caractère paranoïaque, fait de méfiance, de susceptibilité et d'orgueil. Mais dans les faits qu'ils décrivaient, ne semblera-t-il pas, à tout lecteur impartial des « interprétateurs filiaux » que leurs auteurs reconnaissaient à leurs jeunes délirants des traits spéciaux, qui tout de même détonnaient un peu avec les caractères paranoïaques, non qu'il n'y eût des cas purs, où une constitution paranoïaque franche, expliquait à elle seule l'élaboration d'un délire d'interprétation ou de revendication. Il y aurait aussi bien lieu d'insister sur les faits où la constitution paranoïaque pour ne pas être aussi nette, aussi typique, était en quelque sorte renforcée par des manifestations perverses, susceptibles de rendre compte, dans une certaine mesure, de l'élaboration du même délire.

Mais il y a d'autres cas, ils n'ont pas échappé à Sérieux et Capgras, nous le répétons, et ces auteurs sont des cliniciens auxquels nous voudrions ressembler. Or le jeune âge de certains de leurs sujets, le débordement de l'imagination, la tendance à la rêverie morbide, un certain goût de la solitude, un tempérament morose et renfermé sont des traits trop

particuliers pour être rangés sans discussion dans la constitution paranoïaque. Il faut plutôt invoquer ici la constitution schizoïde, non pas celle de Kretschner, elle est trop vaste et nul n'ignore qu'elle englobe les paranoïaques eux-mêmes. Mais Claude, Borel et Robin ont montré les caractères distinctifs de ces deux constitutions (1).

La constitution schizoïde est le terme qu'ils ont réservé, pour les sujets marqués dès le début de leur vie par une tendance à la solitude, à l'intériorisation, par une préférence marquée pour tout ce qui est imaginaire par opposition à la vie extérieure. Des rêveries morbides viennent souvent embellir leurs existences, à moins qu'un déboire, ou un choc affectif ne les fixe dans une bouderie morose, mais non hostile, où se retrouve beaucoup plus le goût de la solitude et du silence que ne se manifeste le désir de se venger de l'ambiance qui les a meurtris. Peu de luttes ; une résignation douloureuse, quand elle n'est pas sereine, ou égayée par des créations imaginatives satisfaisantes.

— Ainsi la métamorphose familiale va dépendre non plus de la seule constitution paranoïaque, mais surtout de la constitution schizoïde qui l'explique et la soutend. Du reste le fait de rencontrer en clinique des cas de métamorphose familiale accompagnés de traits paranoïaques, ou de traits schizoïdes

1. *Considération sur la constitution schizoïde et la constitution paranoïaque* (*Encéphale*, sept.-octobre 1923); *la Constitution schizoïde, diagnostic différentiel* (*Encéphale*, avril 1924).

ne nous fera pas forcément conclure que la constitution était à la base des phénomènes morbides. Qui nous dit — et c'est au psychologue et au clinicien à le rechercher — qui nous dit que ces traits tantôt paranoïaques tantôt schizoïdes ne s'expliquent pas par des faits réels ou supposés tels de la part du sujet, qui ont joué le rôle de chocs affectifs et qui ayant fixé l'individu dans une attitude particulière lui ont donné les caractères de *constitutions acquises* et non plus primaires.

C'est pourquoi l'examen des faits demande une discrimination si attentive et c'est la raison qui nous a fait entreprendre la révision des « Interprétateurs filiaux » trop étroitement retenus dans la seule explication interprétative.

Ces vues ne nous paraissent pas uniquement théoriques et nosographiques. Elles permettent une investigation prophylactique et thérapeutique qui nous semble digne d'intérêt, car le sujet morbide, loin d'être fixé dans un cadre psychiatrique, prend des caractères humains, sur lesquels nous pouvons humainement agir.

On accuse les psychiatres de voir des malades partout. Reproche injustifié. La tendance psychiatrique actuelle, vise au contraire à retirer l'aliéné des classifications définitives pour l'envisager d'une manière profonde, humaine et sociale.

Ainsi nous allons prendre l'individu normal et nous montrerons comment l'idée de métamorphose familiale peut lui être naturelle. Il faut aller chercher

une explication dans les transformations incessantes psychologiques et physiologiques de l'enfance et surtout de la puberté. Sur ces données inéluctables, inhérentes à chacun, jouent évidemment les tendances constitutionnelles, elles font office de colorants. Les émotions, les chocs affectifs peuvent renforcer à leur tour et les tendances constitutionnelles, et les perturbations psycho-physiologiques de la puberté. C'est ainsi que nous passerons de l'individu normal à l'individu morbide, chez lequel dans les cas extrêmes une constitution innée, les modifications intimes de la puberté, les chocs affectifs surajoutés les uns aux autres expliquent l'éclosion d'une psychose et d'un délire.

PREMIÈRE PARTIE

L'activité psychique des enfants est intense, des impressions nouvelles se pressent chaque jour autour d'eux, ils les enregistrent avec une telle rapidité, qu'ils ne leur peuvent donner une valeur exacte. Vivant dans un monde qu'ils découvrent continuellement ils mélangent la fiction et la réalité.

C'est une phase normale du développement de l'enfant que d'interpréter les impressions reçues, de les étendre et de les généraliser. Cette facilité est encore accrue, par l'éducation familiale qui présente souvent aux enfants le monde extérieur sous forme de symboles, propres à leur inspirer la crainte. Comme nous le rapporte Paul Arène l'on peut voir « les enfants trompés par des contes de nourrices qui se trempent jusqu'aux os un jour d'orage, prennent le torticolis, et pleurent ensuite de ne pas voir Dieu le Père, en son bleu paradis, par la fissure éblouissante de l'éclair (1). » Cette activité mythique normale cultivée par l'entourage, se manifeste dans tous les actes de la vie infantine. Ils transforment les poupées les plus

1. Paul Arène, *Jean des Figues*.

laides en enfants très chers, un morceau de bois devient un cheval de bataille.

Au fur et à mesure qu'ils se développent leurs jeux conservent la même tendance, on les voit tour à tour brillants généraux, puissants chefs de bande avec des armées à leur dévotion.

Nous ne saurions mieux faire que de citer cette page de la Bruyère sur l'imagination des enfants.

« Les enfants, ont déjà de leur âme l'imagination et la mémoire, c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus, et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour tous leurs amusements : c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire ; qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste ; qu'ils se trouvent à un grand festin, et y font bonne chère ; qu'ils se transportent dans des palais et dans des lieux enchantés ; que bien que seuls, ils se voient un bel équipage et un grand cortège ; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille, et jouissent du plaisir de la victoire ; qu'ils parlent aux rois et aux plus grands princes ; qu'ils sont rois eux-mêmes, ont des sujets, possèdent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable ; et, ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent, à cet âge, être les arbitres de leur fortune et les maîtres de leur propre félicité (1). »

Ils s'attribuent donc, pour la nécessité des jeux, une personnalité fictive et temporaire mais il suffit

1. La Bruyère, *Les caractères*, chap. XI, *De l'homme*.

de l'heure du goûter pour la leur faire dépouiller.

Au cours de son développement l'esprit garde le même amour du mythe. A l'imagination fantaisiste du jeune enfant fait suite le véritable mensonge de l'écolier. Les contacts avec les autres enfants, l'étalage du mieux-être d'un camarade, les petites humiliations quotidiennes le poussent à déguiser la vérité. On rencontre souvent, à l'âge de l'école, de jeunes enfants qui modifient selon leur désir, la situation familiale. Devenu un adolescent, le caractère de l'enfant d'hier change profondément.

« Peu à peu, il développe en lui une vie intérieure intime qu'il va opposer au milieu qui l'entoure. Le moi et l'ambiance ne forment plus comme chez l'enfant, un ensemble quasi indistinct. Une ligne de démarcation s'établit. L'adolescent comprend, retient, observe et lit. La méditation s'en suit, l'esprit critique se forme. L'adolescent juge et discerne. Les parents croient s'adresser encore à un enfant, que déjà la séparation s'est produite. A cette époque l'imagination est en pleine effervescence. La sensibilité des sentiments est encore intacte. Les impulsions n'ont pas subi l'usure des heurts. Période sentimentale et romanesque où l'imagination et la fiction acquièrent une netteté et un empire voisin de l'idée délirante. Des romans entiers sont forgés là de toutes pièces. Voici un exemple relatif à la question particulière qui nous intéresse : « Je crus bientôt me rendre compte combien je différerais de mes frères et sœurs. J'en vins à souffrir du gouffre qui me séparait de mes parents. Je suffoquais en méditant ; je désirais de ne pas être leur enfant, sentant que

jamais je ne pourrais leur ressembler. En étant leur enfant adoptif, peut être (un frisson délicieux me traversait à cette idée), car je n'aurais plus alors cette torturante obligation d'avoir à être et surtout paraître leur digne rejeton... Puis vint le jour où je me suis mis à douter de ma mère ! J'en ris gaiement aujourd'hui ; mais alors ! Je n'eus bientôt plus de doutes ! Les yeux cernés de ma mère, ses soupirs et ses larmes essuyées avant l'entrée de papa, ses longs regards posés sur moi... Evidemment, j'étais un bâtard, fils de quelque noble étranger. Tout s'expliquait, ma nostalgie, mon impression de dissemblance avec mes frères et sœurs, mon sentiment de solitude au milieu des miens que la moindre contrariété changeait en haine ; et puis sublime subtilité... dix-huit mois d'intervalle entre mon frère plus âgé et moi ; trois ans me séparaient du puiné, trois ans aussi entre les sœurs. Ce subit écart dans les intervalles, c'était ma preuve absolue, mon argument scientifique. Pauvre mère, vous ne saurez jamais ce que l'imagination d'un enfant en mal d'aventures peut inventer pour se donner des airs de héros, de martyr, de grand petit homme (1). »

« Quelques années plus tard, lorsque la puberté atteint son apogée, nous observons fréquemment un revirement complet, l'enfant qui craignait, par dessus tout, de différer de son entourage, prend conscience de lui, de sa valeur. Il s'affirme et affiche au dehors la révolte intérieure. Il discute dès lors les opinions d'autrui, il se moque de la mode, des mœurs et des coutumes ; c'est la période révolutionnaire. L'adolescent

a découvert en lui un monde personnel qu'il estime valoir autant que celui du voisin, qu'il surestime volontiers, c'est à ce moment qu'éclate ce conflit avec l'ambiance : la rupture psychologique, ou la rupture de fait avec les parents, la fuite de la maison paternelle (A. Gide, *l'Enfant prodigue* ; Martin du Gard, *Les Tibault*, tome I).

Alors que l'enfant ressentait à l'égard de son père une admiration, mêlée de crainte : alors qu'il faisait tout pour lui ressembler, imitant les intonations de sa voix, la mimique, les gestes, l'écriture, et jusqu'à la signature, l'adolescent, au moment où il prend conscience de lui-même, souligne sa personnalité. Plus la pression qu'exerce l'ambiance est forte, plus la réaction se dessine. C'est la période où l'adolescent critique son père, lui découvre des défauts, des torts : il lui résiste ou le contredit ouvertement. Il le retrouvera plus tard, lorsqu'il aura conquis sa place au soleil et lorsque la métamorphose se sera accomplie. Alors, sa psychologie d'adulte le ramènera tout naturellement et cette fois *aux côtés* de son père (1) ».

Le D^r A. Hémar dans son livre sur *La vie et la mort des instincts* insiste aussi sur cette *Révolte* ; c'est la période dit-il où « le jeune homme fuit le foyer familial, recherche les compagnies risquées, se laisse éblouir par des camarades cyniques ou hâbleurs (2). »

Il oppose durant cette période le jeune individu

1. D^r Forel, *loco citato*.

2. D^r Hénard, *La vie et la mort des instincts*.

masculin « au jeune individu féminin qui est avant tout celui qui recule pour attirer : un séducteur ».

En dehors de toute morbidité, la grande vague d'activité des glandes à sécrétions internes de la puberté, s'accompagne de troubles psychiques plus ou moins accusés, c'est la période des rêveries sans fin, des brillants projets d'avenir que l'adolescent envisage toujours avec optimisme. Il est la proie d'un orgueil démesuré qui se cache souvent sous une apparence d'humilité profonde. Cet orgueil lui fait sentir plus intensément toutes les petites rudesses de la vie. Vivre est pour lui une vexation continuelle, car on le traite toujours en petit garçon alors qu'il se croit déjà un homme.

Il trouve dans sa sphère familiale des éléments fréquents de souffrance. Souvent, la pénétration de l'enfant dans un milieu social différent de celui dont il sort le porte à des comparaisons, et ces comparaisons ne sont pas toujours à l'avantage des siens. Il naît ainsi un malaise dont les manifestations extérieures sont multiples : refus de sortir avec sa famille, transformation volontaire de la véritable situation sociale des siens, et même parfois reniement.

Mais le fait dominant cette période vitale c'est l'apparition de la sexualité. C'est la grande poussée du désir.

Freud a montré toute l'importance de la question sexuelle à ce stade du développement. Pour lui cet instinct va ébranler encore les sentiments familiaux,

l'indifférence, puis parfois la haine du fils pour son père, prend sa source dans la jalousie sexuelle, cet auteur soutient, en effet, que le fils amoureux de sa mère voit en son père un rival. Adler pense que la haine familiale a d'autres racines, elle serait la résultante de l'obstacle apporté par le père à l'instinct de domination du fils.

Pour l'un le père est un rival dans l'amour, pour l'autre, dans l'action et la réussite. A la vérité, il nous semble que ces deux éléments se complètent et se renforcent : l'amour et la puissance agissent en même temps ; peut-être pourrait-on concilier ces deux opinions, en considérant l'instinct de domination comme prenant naissance à l'occasion de la grande poussée sexuelle, le désir c'est le besoin du mâle de se montrer fort.

« L'instinct sexuel n'est pas, par lui-même la cause du mal ; il l'est d'une façon indirecte, par les difficultés de conduite, par les problèmes nouveaux que son apparition fait naître. Si avant l'apparition de l'instinct sexuel l'équilibre psychologique de l'enfant était déjà menacé, l'entrée en scène de cet élément nouveau révolutionne l'ensemble du psychisme (1). »

En somme chez l'adolescent s'exagèrent toutes les tendances individualistes. L'enfant était le centre du monde sans y croire, l'adolescent est, à ses propres yeux, le centre et le but ultime de l'univers.

1. M. Forel, *loco citato*.

A ces tendances individualistes s'opposent toutes celles, altruistes, qu'ont créés l'éducation morale, religieuse, familiale.

« Chez la plupart des adolescents est doublé ce cap à la fin de la phase pubère, et ils retrouvent leur équilibre. Le nombre de ceux qui emportent avec eux des résidus des luttes passées est cependant très considérable. Un petit nombre vient au médecin, parce que l'infirmité psychologique, les marques laissées par l'orage pubère, ne les gênent pas, au point de nécessiter du recours. D'ailleurs, beaucoup ne distinguent pas ce qui est nerveux, en eux et dans leurs réactions, de ce qui fait partie de leur caractère propre (1). »

1. M. Forel, *id.*

DEUXIÈME PARTIE

Ce cycle normal et schématique des sentiments familiaux, durant lequel une poussée instinctive portel'enfant, et surtout l'adolescent, à la désaffection familiale, peut s'aggraver sous des actions diverses.

« Sur douze mégalomanes, disent Sérieux et Capgras, d'après Foville, on en compte cinq dont la naissance est illégitime, les conditions de secret, d'incertitude, de souffrance morale auxquelles ces enfants sont souvent soumis exercent leur intelligence à des recherches relatives à leur naissance, et peuvent préparer le terrain sur lequel se développe ultérieurement la mégalomanie. D'autres sont fils de parents employés dans le palais d'un souverain, ou d'un prince. Ces faits réels servent de point de départ à l'idée de filiation imaginaire, en provoquant des rêveries de l'imagination, en aiguillant l'activité mythique du sujet » (1).

Pour d'autres encore, un mot entendu au cours d'une conversation, un terme dont on s'est servi à leur égard est le point de départ de la systématisation du roman ambitieux « une fillette s'entend appe-

1. Sérieux et Capgras, *loco citato*.

ler *ma petite princesse*, aussitôt germe en elle la pensée qu'elle est une véritable princesse(1) ». Il n'en faut pas davantage pour lui suggérer des doutes sur ses origines et lui faire rejeter sa famille.

Certaines naissances mytérieuses, certains accouchements dont les circonstances bizarres arrivent à la connaissance de l'enfant, peuvent jeter aussi le trouble dans son esprit.

En dehors de ces faits réels, dont l'interprétation est fausse, les impressions de la première enfance ont également une grande influence. L'enfant est jaloux d'un frère ou d'une sœur qui lui semble être plus choyé que lui-même par ses parents.

« Celui-ci s'étonne de n'éprouver aucun amour pour son père ou sa mère ; tous deux font la même déduction ; ils sont élevés par des étrangers. Parfois existent des sentiments d'aversion pour les parents, sentiments motivés par de mauvais traitements ou non motivés ; une interprétation fausse explique aisément cette antipathie. Une autre malade observera qu'elle est gâtée par ses parents d'une façon toute spéciale ; elle en conclut que ceux-ci reçoivent une pension de sa famille véritable. Quelques-uns ne se sentent pas les mêmes aspirations que leurs proches, qu'ils tiennent pour vulgaires et grossiers ; ils n'ont ni les mêmes pensées, ni les mêmes goûts. Cette dissemblance morale est encore pour eux matière à interprétation » (2).

De plus l'orgueil de l'enfant le soumet à des bles-

1. Sérieux et Capgras, *les Interpréteurs filiaux*.

2. Sérieux et Capgras, *id.*

sures continuelles de sa susceptibilité, par exemple ses parents le font taire lorsqu'il veut conter une histoire, le tiennent à l'écart au cours d'une cérémonie. Tous ces faits qui semblent sans importance peuvent aiguiller la pensée de l'enfant et de l'adolescent dans le même sens.

Les observations injustes, la tyrannie que certains parents exercent parfois sur un enfant, à l'exclusion des autres, peuvent faire naître des idées de métamorphoses familiales. Ce mot amer que Jules Renard place dans la bouche de Poil de Carotte « Tout le monde ne peut pas être orphelin ! » contient tout le désir d'un enfant de s'évader d'un milieu qu'il exècre, et le souhait qu'il n'ose formuler plus clairement de la disparition des siens.

Ainsi sous ces diverses influences psychologiques peut se créer, en dehors du caractère inné, un caractère acquis normal qui est la résultante des attitudes prises, des réactions de défense de l'individu vis-à-vis de ces complexes affectifs.

Mais aux limites de la morbidité, si ces causes agissent en totalité ou en partie, sur un terrain constitutionnel, les réactions sont différentes.

L'importance du terrain dans le développement de ces manifestations morbides ne saurait échapper, aussi nous a-t-il paru important d'analyser brièvement les principales constitutions.

Parmi les constitutions que l'on a décrites nous citerons, d'après Laignel-Lavastine, Barbé et Delmas, les principales.

« Ces constitutions morbides ont pour caractère.

1^o De représenter une manière d'être originelle et permanente du psychisme...

2^o De constituer un terrain des plus propices au développement d'accès morbides ou même d'affections durables, dont les symptômes ne sont que l'exagération et le grossissement des troubles constitutionnels.

La constitution cyclothymique se caractérise par l'instabilité de l'humeur qui est, par périodes irrégulières, tantôt d'une gaieté excessive, tantôt d'une tristesse exagérée, et cela sous l'influence de causes minimes, ou même sans causes. Quand, il y a une prédominance très marquée d'un des deux états entre lesquels ils oscillent, on a affaire soit à des excités constitutionnels, soit à des déprimés constitutionnels. C'est sur le terrain de la cyclothymie qu'apparaissent les manifestations de la psychose périodique, qui ne sont que l'exagération pathologique manifeste des tendances constitutionnelles.

Dupré a défini :

La constitution émotive : « un mode de déséquilibration caractérisé à la fois par l'éréthisme diffus de la sensibilité et l'insuffisance de l'inhibition motrice réflexe et volontaire, en vertu duquel l'organisme présente aux ébranlements qui sollicitent sa sensibilité des réactions anormales par leur vivacité, leur extension et leur durée et se montre ainsi plus ou moins incapable de s'adapter aux circonstances soudaines, aux situations imprévues, aux milieux nouveaux. » Autrement dit, les sujets doués de constitution émotive réagissent d'une façon particulièrement vive, aux émotions et dépassent

dans les réactions, les effets utiles de l'ébranlement psychique. Ils sont d'une façon plus ou moins continue, dans une sorte de gêne, qui se traduit, dans les circonstances multiples de la vie quotidienne, même les plus futiles, par des manifestations diverses de crainte, d'appréhension, d'inquiétude, de scrupule, d'hésitation, de doute, d'instabilité, d'impulsivité, etc... Ces manifestations s'accompagnent, de risques objectifs, que M. Dupré a bien mis en valeur et qui se rapportent tous à l'insuffisance de l'inhibition motrice et aux variations désordonnées hypotoniques et surtout hypertoniques qui en résultent dans les domaines musculaires, sécrétoires et vaso-moteurs, hyperreflexie, tremblement, spasmes, tachycardie, rougeur ou pâleur, mateur, polyurie etc...

Comme toute constitution, la constitution émotive donne naissance à des accidents paroxystiques notamment à des obsessions-impulsions, et à des épisodes anxieux, dont l'évolution plus rémittente qu'intermittente se retrouve dans l'histoire de la psychose obsessionnelle.

C'est également M. Dupré qui a le premier décrit *la constitution mythomanique*. Il l'a définie :

« Une variété de déséquilibre psychique caractérisée par la tendance constitutionnelle à l'altération de la vérité, au mensonge, à la fabulation et à la simulation sous l'influence de mobiles divers (malignité, vanité, cupidité, lubricité, etc.). » C'est sur le terrain de la mythomanie que se développeraient les délires d'imagination essentiels ou symptomatiques et la psychose hystérique, qui ne serait qu'une variété de mytho-

manie caractérisée par la simulation plus ou moins volontaire des syndromes neuro-psychiatriques.

La constitution perverse ou amoral répond non seulement à l'absence ou à la pauvreté des tendances affectives et morales, d'où résultent l'indifférence, l'inaffectivité et l'amoralité, mais encore à l'existence de tendances contraires aux tendances éthiques normales d'où résulte l'existence de perversions instructives que nous décrirons au chapitre de la psychose perverse.

Dans la *constitution paranoïaque*, ou paranoïenne, on trouve réunis l'orgueil, la méfiance et la susceptibilité, qui marquent de leur empreinte tout au long de la vie, l'activité des paranoïaques. L'exagération de ces troubles du caractère, provoquée par des causes occasionnelles souvent minimales est le facteur étiologique essentiel non seulement des psychoses revendicatrices et interprétatives, mais encore de la plupart des délires de persécution ou de grandeur symptomatiques(1). »

Laissant de côté les conceptions de kretschner sur la *schizoïdie*, en raison de l'extension excessive qu'il donne à sa constitution où il englobe des cas très divers, dont les paranoïaques eux-mêmes, nous préférons nous rallier à la description de Claude, Borel et Robin.

Ces auteurs décrivent comme schizoïdes des sujets qui, dès leur jeune âge, ont des tendances, une propension, à s'isoler du monde extérieur, pour se réfugier dans un monde imaginaire que se com-

1. Laignel-Lavastine, Barbé, Delmas, *La Pratique psychiatrique*.

plait à créer leur rêverie. Ennemis des jeux bruyants, délaissant volontiers la compagnie de leurs camarades, ils s'absorbent pendant de longues heures dans la lecture de romans, de récits de voyages ou d'aventures.

Doués d'une imagination excessive, ils arrivent même à se substituer aux personnages de ces romans et à jouer un rôle conforme à leurs tendances, et satisfaisant leurs désirs irréalisables.

C'est un rêve, un beau rêve qu'ils vivent et qu'ils dirigent à leur guise.

Il est donc facile de concevoir que, si ces tendances à la rêverie sont en général parfaitement compatibles avec la vie sociale, la plus petite difficulté, le moindre obstacle les feront dévier vers ce monde intérieur, exagérant chez eux leurs tendances constitutionnelles.

Selon les degrés de cette tendance à l'intériorisation, nous assisterons, à un premier stade, aux manifestations du simple caractère schizoïde, la *schizoïdie* constitutionnelle n'étant, en effet, que « l'exagération morbide d'un phénomène psychologique normal, tout au moins épisodiquement » (1).

Si cette tendance à l'autisme devient prépondérante, il se produit « une rupture avec le monde extérieur » (1), rupture partielle et temporaire c'est ce que l'école de Sainte-Anne appelle la *schizomanie*.

La schizomanie peut, elle-même, évoluer vers une

1. Rubenovitch, *Schizonamie simple*. Thèse de Paris, 1926.

dissociation complète et définitive, c'est la *schizophrénie*.

Sur ces différentes constitutions, sur ces terrains constitutionnels, les émotions ou les chagrins créent, suivant leur intensité et le moment de leur action des moyens de défense et des réactions variables. Sans aller jusqu'à la métamorphose familiale, jusqu'à la création d'une nouvelle famille, l'enfant ou l'adolescent tenteront de compenser les infériorités constatées chez leurs parents en essayant, par exemple, de les éduquer.

D'autres iront jusqu'à ébaucher des impulsions homicides qu'ils réaliseront parfois.

Chez les schizoïdes, c'est dans le rêve que se réfugiera l'individu meurtri.

Le rêve propose ses solutions, elles ne sont pas en nombre indéfini. Etant donné un conflit, comment le faire cesser, sinon en supprimant une des deux forces en lutte ? Supprimer, par l'éloignement ou par la mort. De là quatre manières de résoudre en rêve le conflit familial. Par la mort : l'enfant rêve la mort de ses parents ou la sienne propre. Par l'éloignement : l'enfant rêve que ses parents quittent la maison ou qu'il la quitte, lui. On sait combien chacun de ses rêves est fréquent en effet (1).

Enfin, certains lassés de cette ambiance qui leur pèse préfèrent la fuir. La fugue est le moyen de défense vers lequel ils se rejettent en effet.

1. P. Bovet, *Enfants vagabonds et conflits mentaux* (*Journal de Psychologie*, janvier 1924).

Si le conflit s'exaspérant, l'enfant est amené à jouer son rôle, les quatre lignes de conduite qui s'ouvrent devant lui se présentent dans des conditions bien diverses. Sur deux d'entre elles, de formidables tabous, nés d'instincts primordiaux, se dressent, barrant la voie au parricide et au suicide. Au bannissement des parents par les enfants, les conditions sociales s'opposent presque absolument. Des quatre conduites rêvées, une seule par conséquent est accessible à l'enfant : faire cesser le conflit en quittant, lui, la maison paternelle (1).

Chez d'autres, les troubles morbides se montreront plus accusés. Ces enfants ou ces adolescents ne se contenteront pas de se détacher complètement des leurs, de désirer les fuir, de les fuir ou de souhaiter leur disparition. Une véritable psychose naîtra, la métamorphose familiale sera réalisée. Cette métamorphose pourra revêtir différentes modalités. L'individu transformera sa propre personnalité, ou bien sa propre personnalité et celle de ses parents, ou enfin transformera uniquement ses parents.

Les observations qui vont suivre, que nous devons à l'aimable obligeance du Dr Robin, chef de clinique de M^r le professeur Claude, montreront des manifestations de métamorphoses familiales chez des déments précoces vrais et chez des schizoïdes.

1. P. Bovet, *loco citato*.

OBSERVATIONS

OBSERVATION I

Maurice G..., cultivateur, 20 ans.

Maurice G... arrêté devant l'Elysée parce qu'il causait du scandale, est entré le 2 octobre 1925 dans le service de M. le Pr Claude avec le certificat suivant :

« Débilité mentale. Idées délirantes imaginatives de grandeur, à thème familial. Il est le fils de M. Doumergue. Il demande des « habits politiques » pour être beau et pouvoir se présenter aux « dames de cour » dont il a besoin pour l'amour. Niaiserie. Propos stéréotypés. Légère excitation. Volubilité: Satisfaction. Récriminations. S'est présenté à l'Elysée demandant à parler à M. Doumergue qu'il disait son père. Aurait déjà été interné à Blois, pendant un an et demi. Serait sorti depuis un an environ (Dr Logre, 2 octobre 1925). »

Le certificat immédiat du 3 octobre porte :

« Débilité mentale profonde. Idées délirantes de grandeur et de revendication. Légère excitation intellectuelle, en voie d'atténuation, à maintenir (Dr Codet). »

Ce malade, cultivateur dans le Loir-et-Cher, était déjà venu deux fois à Paris : le 10 août et le 10 septembre 1925 pour être reçu par le président de la République, qu'il croit être son père. Sa démarche n'a pas abouti parce que, dit-il, il n'était pas assez bien habillé.

Ces troubles psychiques paraissent remonter à la fin de l'année 1924. Avant cette date il semble avoir présenté, d'après les renseignements fournis par son père, des préoccupations hypocondriaques, justifiées d'ailleurs, en partie, par un mauvais état général, et de la sitiophobie intermittente. Une gale assez ancienne, qu'il aurait contractée, d'après son père, en partageant le lit de son frère permissionnaire du front, durant la guerre le faisait beaucoup souffrir.

Le 3 décembre 1924 il est interné à l'asile de Blois pour idées d'empoisonnement, il y est resté jusqu'au 28 mai 1925.

Sorti de l'asile, il se remet au travail, dans sa famille, restant d'un caractère *renfermé*.

Le 6 septembre 1925, il quitte sa famille, en la prévenant par écrit, qu'il était parti à Paris passer quelques jours chez le président de la République, son père. Arrêté à Rambouillet il rentre dans sa famille. Il ne voulait pas suivre ses parents, disant que le président allait envoyer une auto, pour l'emmener dans sa propriété.

Rentré chez lui il reste inactif, écrivant tous les jours des lettres qu'il brûle ensuite.

Huit jours avant son arrestation à l'Elysée, son père le voit mettre une lettre à la poste. N'ayant pas de réponse, Maurice part quelques jours après pour Paris, où il est arrêté.

A l'interrogatoire, le malade est persuadé qu'il n'a pas été reçu par M. Doumergue parce qu'il n'était pas assez bien habillé.

Il sait parfaitement que son père est le président de la République, qui serait venu dans son pays demander des renseignements sur son compte.

On lui dit que M. Doumergue est célibataire, il pleure, mais

persiste dans sa conviction. En effet, dit-il, sa famille n'est pas sa vraie famille, en venant au monde on l'a mis auprès de ses faux parents, ses frères et sœurs ne sont que des parents d'adoption, il avait toujours des discussions avec les siens au sujet de sa filiation.

Tout son malheur vient de ses vêtements, ils ne répondent pas à sa situation : « Ses vêtements le tuent, ils sont trop lourds, ils ne répondent pas à sa chair. Il faudrait des affaires de maîtrise.

« Les vêtements le souillent complètement. »

« Ce sont les vêtements qui lui donneront la maîtrise des choses. »

Il demande des costumes et retournera voir M. Doumergue. Dans ses paroles reviennent toujours les mêmes préoccupations. « Il vit comme un misérable au pays. Il ne peut pas manger sans *affaires nobles*. »

« Avec ses parents, vit dans une atmosphère sale qui ne tient pas debout. »

« Avec un habit, il change de parler, il devient noble. Le costume qu'il porte, c'est la maîtrise des choses, c'est un habit qui vaut cher, c'est un habit au niveau de l'argent. Tandis que celui qu'il porte à l'instant c'est comme un chiffon, du papier qui n'a pas de valeur. Alors il peut parler comme n'importe qui. Maintenant, il ne peut plus. Parler c'est avoir les choses en moi. »

Pendant son interrogatoire, il rit, par intervalles, d'une façon explosive.

A d'autres moments sourit, puis reste quelques instants sans parler et sans répondre.

Il aurait présenté quelques idées de suicide « parce qu'il vivait comme un misérable et non dans la vie noble ».

Il fut à l'école jusqu'à 12 ans, sait lire, écrire, a son certificat d'études.

Durant son séjour à l'asile il refuse de s'habiller et reste nu dans son lit parce que ses vêtements le gênent. Il veut toujours aller voir son père, M. Doumergue, et demande sa sortie. « Ce qu'il mange ici lui fait mal, tout le perd. »

Il revient toujours sur ce point, qu'il veut un habillement spécial pour voir M. Doumergue.

Il veut l'habillement « La Bonté », étant malheureux dans ses autres habits.

« Il n'a pas su choisir ses habits. »

« Ses camarades se moquaient de lui parce qu'il était mal habillé. »

« Il n'a jamais été avec les filles parce qu'il ne savait pas s'habiller. Il était trop lourd. »

Il est heureux parce qu'on lui parle d'Yvonne (c'est une jeune fille qu'il aimait), mais « les affaires lui manquaient, quand il a parlé à Yvonne, ça l'a oppressé des pieds à la tête. C'était ses affaires qui l'empêchaient de parler il ne l'a su qu'après. »

Un jour il écrit une lettre à son tailleur pour lui demander de venir lui faire à Sainte-Anne des habits qui lui donneraient « l'intelligence de ses semblables ainsi que l'égalité pour l'amour ».

Le 18 octobre il écrit deux lettres l'une à M. Doumergue l'autre au Préfet de Police.

LETTRE A M. DOUMERGUE

Cher Père

« Je t'écris après avoir écrit plusieurs lettres sans réponse en Loir et cher et à un député.

« Tu comprends après mon passé je suis pris par la jalousie de la chair d'un bout à l'autre dont je suis sauté tout les jours pour ne pas avoir être su habillé le jour du 28 septembre par un agent de ville qui m'a conduit à Saint Anne au lieu de chez toi à Rambouillet faute d'habits pour être ton vrai fils.

.

« Tu sais je suis tenu en inégal car il faut que tu vienne en homme politique et non en bandit car les choses que tu préside m'abrutisse et me finisse car depuis 20 jours j'ai une maladie à guérir par l'amour dont l'habit me donne le sentiment.

.

« Impossible que je mange je vie comme un maquereau vu mes habits intelligents et les choses qui m'entourent étant un homme sans emblème.

« Je sais ce qu'il me faut mais impossible de sortir car je n'ai absolument rien.

.

« Si tu étais un homme tu dois venir avec ton auto me chercher ou me voir puisque les établissements t'appartiennent.

« J'ai toujours été un artiste dans mon genre, mais un infâme, c'est-à-dire le linge qui entre en moi et me fait, une squelette.

« Je suis ici pour avoir acheté du papier de ton boniment politique.

« J'écris au père car je veux que tu me reçoives à poil dans

ton auto au boniment politique, car le président c'est un infirme comme moi.

« Ton fils maître des choses,

« MAURICE. »

« Je compte sur toi en homme ou bien envoie moi à la Guyanne ou à Bicêtre. Car si j'étais libre j'irai en ville m'habiller sur des habits qui me respectent. »

Le 20 octobre il écrit à M. de Don Quichotte Hôtel des Marais Paris le sachant « redresseur des torts de famille les plus modernes, pour des jalousie d'Avenir », et il signe « Jeune homme sans famille et sans avenir ».

Le 21 il écrit à Yvonne lui demande de venir le voir à Sainte Anne : « Viens en femme d'amour car tu sais pourquoi j'y suis ».

Vers le mois de décembre quelques jours avant son transfert à Blois on constate un affaiblissement des idées délirantes. Il sent qu'il guérit mais dit ne jamais avoir été malade ne croit plus que M. Doumergue est son père. « Je retrouverai peut-être un jour ma vraie famille. »

« Je l'ai su en me guérissant. »

« Mon second tempérament celui où je mange, est changé. »

Il renonce aux habits politiques « J'ai dit cela parce que j'étais fou ». Le certificat de situation du 14 décembre 1925 porte :

« Bouffée délirante polymorphe. Evolution probable vers un état de démence précoce.

« Le malade peut être actuellement transféré (Dr G. ROBIN.) »

Le malade est transféré à Blois le 22 janvier 1926.

OBSERVATION II

Jacques H..., jardinier, 20 ans.

Jacques H..., âgé de 18 ans entre le 5 octobre 1923, dans le service de M. le Pr Claude avec le certificat suivant.

« Psychose hébéphrénique. Sentiment de transformation de sa personnalité physique et morale ; avec idées de persécution familiale. Ses parents ne sont pas ses vrais parents, il ne s'appelle pas H..., mais Georges Homais, il a été volé en bas âge. Son pseudo père est un bandit qui avec sa femme le martyrise depuis l'âge de 4 ans. Ils lui ont changé sa figure tourné le nez et la bouche, déformé les côtes ; ils l'on empoisonné, chloroformé et forcé à se masturber.

« Doute de soi-même et de ses actes, il cherche dans « le bâtiment » de sa pensée et ne se rappelle pas.

« Discordance idéo-affectives. Illusions de reconnaissance. Hallucinations olfactives et gustatives (mauvaise odeur de châtaignes pourries, goût acide de l'eau, dans laquelle on aurait mis de l'insecticide).

« Troubles cénesthésiques (sensation de courant électrique). Cet état nécessite son internement (Dr R. Dupouy). »

Le Dr Codet dans le certificat immédiat du 4 octobre écrit que ce malade « Présente un état de dépression psychique avec méconnaissance systématique de ses parents. Venu de Mulhouse à Paris pour fuir leur compagnie a rencontré souvent dans la rue le père et la mère qu'il s'attribue. Bien que célibataire se croit marié à une jeune femme, reconnue dans le service de prophylaxie mentale. Élément instinctif et appoint imagitatif.

« Probabilité d'un processus schizophrénique à observer. »

Ce malade est examiné le 5 octobre dans le service de M. le Pr Claude.

Agé de 18 ans, il est à Paris depuis 7 mois. Il y est venu seul avec le consentement de sa famille, pour se perfectionner dans son métier de jardinier. Il a travaillé au jardin des Plantes, recevant comme salaire 430 francs par mois. Il habitait seul à Creteil.

Bien que n'étant pas malade il ne travaillait plus depuis 2 semaines.

Il a été conduit à Saint-Anne par les gendarmes, il n'ignore pas que Saint-Anne est un hôpital où l'on soigne les maladies mentales, et se montre surpris d'y avoir été amené, sachant fort bien qu'il ne présente aucun trouble de ce genre. Il se déclare en parfaite santé.

Il ne se souvient pas de s'être mis en colère, ou de s'être montré violent à l'égard de quelqu'un. Il vivait en paix avec tout le monde. Il a remarqué seulement que, depuis quelques temps, il travaillait moins bien, mais n'avait pas l'impression d'être incapable de travailler.

Il est d'habitude triste, sérieux, *vivant en lui-même*.

Venir à Paris lui était agréable car il s'éloignait de la famille H... (la sienne) par laquelle il fut élevé. « Je crois que Mme H... n'est pas ma mère, M. H... n'est pas mon père » dit-il. Les H... ont deux autres enfants.

Il dit ne pas aimer les H... parce qu'il était maltraité par eux : « Mme H... avait, bien que mariée une mauvaise conduite ». Elle était méchante et le battait.

C'est en 1921 qu'il a fait part à sa mère (Mme H...) de ses doutes sur son origine. En effet il avait oublié auparavant

qu'il n'était pas son fils, c'est le frère cadet de Mme H... qui le lui a rappelé *par la pensée*.

Sa véritable mère s'appelle Mme Lacroix, on le lui a dit quand il avait 4 ans. Elle était à Ferret quand il est venu au monde. C'est chez les H... qu'il l'a connue. L'an dernier il a rencontré sa mère doctoresse à la pouponnière de Mulhouse. Elle lui a fait savoir son origine par la pensée. Elle est à Paris, il l'a rencontrée dans la rue. Il lui a parlé il y a quelques jours, elle a 30 ans, est brune, lui ressemble un peu physiquement. Il se souvient de lui avoir parlé tout petit. Il aurait voulu qu'elle revienne.

Il ne connaît pas son père qui s'appelle Homais, il l'a peut-être rencontré sans le savoir. Lui-même s'appelle donc Homais et non H... (Il a vu ce nom sur une carte d'assurance contre les accidents).

Jacques a eu de nombreuses fausses reconnaissances depuis deux ans.

Il est vierge, n'ayant pas voulu avoir des relations avec des prostituées. Sa moralité est autre, et le but de sa vie n'est pas de s'amuser.

Bien que se disant vierge, il prétend être marié avec une jeune fille de Mulhouse habitant rue Léon-Gambetta, il l'avait rencontrée à la pouponnière de Mulhouse, où il allait se faire panser pour de légers accidents de travail. Cette jeune fille lui avait plu. Il l'a retrouvée il y a quinze jours, à Paris, au pavillon des Perches, où elle était venue voir M. Fretch. Il ne sait pas comment son mariage a eu lieu, il croit avoir couché avec cette jeune fille mais suppose que, chloroformé, il n'a pas de souvenirs précis. Elle s'appelle Mme Homais étant sa femme. Il demande à sortir pour la retrouver à Mulhouse.

Il désire d'autre part rester à Paris avec sa mère Mme Lacroix. Il désire sortir car il se trouve à l'hôpital comme dans un couvent.

Il avoue sa tristesse et présente des phénomènes d'autisme très marqués. Il refuse d'écrire sur son enfance à Mulhouse, car elle fut malheureuse et il s'efforce de l'oublier.

En outre le malade présente depuis plusieurs années des idées de persécution très nettes.

Bien qu'il désirât vivre en paix avec tous, les voisins de ses parents à Mulhouse l'insultaient, le regardaient de travers, disaient qu'il était triste. Ils se rassemblaient même devant leur maison pour dire « qu'il n'avait pas de joie de vivre ». Il « sentait qu'ils tentaient de le rendre malheureux et fou pour arriver à leur fins ».

Il sait qu'il a des ennemis, mais ne sait pourquoi. Ses ennemis seraient Charles H... et sa pseudo-famille. On veut le détruire pour des questions d'argent.

Le monde se divise en deux, ses ennemis : les francs-maçons et les H...; ses amis : Mme Lacroix, les frères de Mme H..., sa femme.

Les francs-maçons veulent la guerre, ses amis la paix. Les francs-maçons veulent faire disparaître la religion catholique pour mieux profiter de l'ouvrier ».

Durant son séjour à Sainte-Anne du mois d'octobre au 4 février, le malade est calme, déprimé. Il reste inactif, souriant seul, d'autres fois pleurant sans motifs. Une seule fois il a demandé à travailler. Par contre les idées délirantes s'atténuent peu à peu. Le 7 décembre il a seulement des « doutes » sur ses parents, et il est moins affirmatif au point de vue négation. Il persiste cependant à croire, qu'il n'est

pas de la même famille que les H... Quelques temps plus tard, le 4 février, il abandonne en partie son délire, reconnaît que Mme Lacroix n'est pas sa mère, mais se croit toujours d'une autre famille que les H... Il ignore quels sont ses vrais parents.

Le 4 février, le Dr Codet signe le certificat de transfert : « Démence précoce. Peut-être transféré ».

Ce même jour, le malade écrit une lettre à « ses chers parents » dans laquelle il dit : « J'espère sortir sans vous ». Puis plus loin : « Vous savez bien que vous ne pouvez pas fournir mon acte de naissance et que vous n'avez le droit de me laisser tyranniser par l'attente, dans une atmosphère malsaine ».

Il est transféré à Rouffach le 18 mars 1926. Nous avons appris, grâce à l'obligeance du Dr Adam, la mort du malade, le 15 juillet 1926, à la suite d'une tuberculose pulmonaire. Durant son séjour à Rouffach, ses idées délirantes s'étaient affaiblies, tantôt émettant de simples doutes sur sa filiation, tantôt reniant véritablement sa famille, son père disait-il était trop vieux pour avoir un enfant comme lui. Il refusait parfois de manger parce qu'il avait peur d'être empoisonné par les siens.

Chez ces deux malades, qui sont des déments précoces vrais, les symptômes morbides, de métamorphose familiale sont des réactions à des malaises psychiques ou physiques.

En ce qui concerne Maurice G..., une gale tenace, en même temps qu'elle a constitué un malaise physique insupportable, a provoqué du dégoût de lui-même, et semble avoir une grande part dans l'éla-

boration du délire de beauté, surtout vestimentaire, qui l'a conduit à la métamorphose familiale.

Chez Jacques H..., un malaise physique paraît avoir déclenché les troubles morbides. En effet, c'est à la suite d'une insolation qu'ils se sont manifestement déclarés.

La métamorphose familiale, chez les déments précoces, paraît n'être qu'une forme de ce dégoût global, de cette indifférence.

Voici ce qu'écrivent, dans une remarquable communication sur le dégoût, Robin et Cénac :

« C'est un bien commun de répéter que l'indifférence est le symptôme cardinal, primaire de la démence précoce, réalisant parfois à lui seul tout le syndrome... Et cependant l'indifférence absolue, pour la psychologie de l'affectivité, est un état idéal en quelque sorte, un état spécifique dans l'affectivité et dont la perfection clinique est difficile. Il est vrai que cela existe et tous les psychiatres possèdent, dans leur service, quelques-uns de ces insensibles parfaits... Mais cette indifférence pure, pour ainsi dire, ce néant avec lequel se confond toute la maladie, on en a vite fait le tour. Elle n'offre aucune prise à l'analyse psychologique qui vite renonce à sonder le vide, et se tournant vers les réalisations moins parfaites de l'indifférence le psychiatre cherche à la prendre de biais par ses symptômes moins directs.

.

« Certains auteurs se sont étonnés du contraste entre l'indifférence du dément précoce et certaines

perversions affectives qu'on rencontre chez lui. La haine pour les parents remplace les sentiments les plus tendres, alors que les sentiments moyens sont simplement abolis. Nous pensons que chez les jeunes gens les sentiments familiaux, par exemples, qui étaient très vifs font davantage obstacle à l'envahissement de l'indifférence que d'autres sentiments plus légers, plus fragiles, facilement entraînés. Dans l'affection nouvelle, ils représentent l'îlot de résistance le plus important, ils sont la traduction et la dernière expression psychologique du malaise interne. D'où cet acharnement et cet air de vengeance de la part des malades (1). »

Nous venons de voir dans les observations qui précèdent le mécanisme qui a conduit ces malades à transformer leur famille. C'est en effet pour réagir contre le malaise physique, cénesthésique si fréquent au début de la démence précoce et plus particulièrement de l'hébéphrémie, que ces sujets refoulent et transforment leurs parents, les rendant, d'une façon plus ou moins consciente, responsables de leur malaise, de leur trouble.

Nous allons maintenant envisager un autre groupe de malades, qui ressemblent, par bien des points, aux malades précédents, mais qui en diffèrent par le mécanisme de leur délire et surtout par la nature de leur affection.

Nous avons décrit plus haut, mais d'une façon un

1. Robin et Cénac, *Journal de psychologie*. Société de psychiatrie de Paris, 1925.

peu schématique, le caractère et les traits principaux de ces schizoïdes rêveurs, il nous faut maintenant, pour mieux comprendre les observations qui vont suivre, analyser d'une façon plus complète les principaux symptômes de leur affection et décrire plus précisément le mécanisme qui les conduit à leur rêverie morbide. Nous ne saurions mieux faire, dans ce but, que de nous inspirer des remarquables travaux du P^r Claude et de ses élèves Borel et Robin (1) qui ont su, si heureusement, dégager du vaste groupe des schizophrènes de Bleuler, un type plus particulier : le *schizoïde rêveur*.

Dès leur plus tendre enfance, ces sujets se font remarquer par une attitude toute particulière, dédaignant les jeux bruyants de leurs camarades, ils présentent déjà une tendance marquée à l'isolement, lecteurs infatigables, passionnés d'aventures. Ils arrivent parfois à vivre, d'une façon purement imaginaire, un véritable roman dont ils sont les héros principaux.

Dédaignant l'activité purement pragmatique, la vie intérieure compte seule pour eux, et ils arrivent ainsi progressivement à cet état d'intériorisation, d'autisme (Bleuler).

Si cette tendance devient prépondérante et tend à réqu shore l'activité pragmatique normale, il en résulte une exagération transitoire paroxystique de cet état schizoïde, le contact avec le monde extérieur est

1. *Loco citato*.

rompu d'une façon transitoire et partielle, c'est ce que l'école française de Sainte-Anne appelle la schizomanie (1).

Le malade est indifférent à tout ce qui n'est pas son monde imaginaire, parle et agit en fonction de ce dernier, qu'il est seul à connaître.

La schizophrénie peut succéder à une bouffée schizononiaque, ou s'installer progressivement, de toute manière, elle représente une dissociation définitive, complète entre le monde extérieur et la personnalité du sujet. Tous les actes, les paroles mêmes du malade sont incompréhensibles pour autrui. Son activité pratique est négative, aussi ce sont des cas que l'on rencontre surtout à l'asile.

L'observation qui va suivre ne nous est pas personnelle. Elle a trait à une malade qui n'est pas une schizoïde au sens précis du mot, elle en présente cependant des traits de caractère, parmi lesquels, une imagination créatrice de romans ou d'illusions, pour s'évader de la réalité douloureuse. Elle forge de toutes pièces une histoire de sosies, admirablement analysée par les auteurs, et qui constitue à nos yeux un exemple de métamorphose familiale qui nous paraît mériter d'être rapporté dans ce travail.

1. Dr Rubenovitch, *loco citato*.

OBSERVATION III (1)

Blanche P... est actuellement âgée de 33 ans (née le 28 septembre 1891). Son père et sa mère sont en bonne santé. Elle a un frère de 28 ans ; deux autres frères sont morts, l'un jumeau du premier à 4 mois ; l'autre, plus jeune, à 6 mois, à la suite de convulsions. On ne connaît rien d'anormal dans ses antécédents héréditaires.

Aimant la solitude, fuyant les jeux, d'un abord difficile pour les autres enfants, d'une humeur « sauvage », selon son expression, et d'un caractère précocement irritable, Blanche apprit assez péniblement à lire et à écrire et ne put subir l'épreuve du certificat d'études. Elle n'a jamais pu garder une situation : apprentie couturière, ouvrière modiste ou vendeuse de magasin, elle quittait brusquement le travail à la moindre discussion, n'acceptant ni réprimande, ni conseil, ou se disant énervée, congestionnée par l'immobilité.

Blanche a toujours beaucoup aimé son père qu'elle préférait à sa mère. Quand il rentrait du travail, elle suivait sur sa figure avec anxiété, les traces de la fatigue et des soucis, admirait son énergie, son intelligence, recherchait ses caresses. On lui connaît cependant une liaison sentimentale avec un jeune homme ; il devait l'épouser, mais elle le quitta, après un an de relations amicales, sans en éprouver de peine, pour ne pas mécontenter son père, qui la désapprouvait dans son choix.

A 18 ans, elle se montre d'une susceptibilité exagérée à

1. Capgras et Carrette, *Extrait des Annales médico-psychologiques*, n° 1, juin 1924.

l'égard de sa mère. Celle-ci lui dit, un jour qu'elle s'appliquait à la couture : « ne plisse pas ton front, cela te donne l'air dur. » Cette simple remarque, et d'autres portant sur des faits en apparence aussi futiles, l'affectent au point qu'elle ne peut plus penser à autre chose. « Je voulais ne pas sortir avec mes parents, — écrira-t-elle plus tard dans une de ses périodes de calme où elle s'analyse très bien. Je me figurais une montagne d'idées ; je croyais que je faisais peur aux personnes dans la rue ; j'allais dans un théâtre avec ma famille, je ne regardais pas les pièces que l'on jouait ; je causais avec ma mère, je ne pouvais pas continuer à travailler ; c'est pour cela que l'on m'a dit que c'était de l'obsession que j'avais. Mon caractère changeait de jour en jour ; je me mettais de mauvaise humeur pour la moindre chose que ma mère me disait ; je ne peux attribuer cette idée fixe qu'à mon sang qui est débile. »

Cet état obsédant s'aggrave peu à peu, s'accompagne de récriminations et de menaces, et bouleverse la vie familiale. En septembre 1915, à la suite d'une période d'excitation, où elle s'était montrée particulièrement agressive, ses parents se décident de la placer à la Salpêtrière. Depuis cette époque, jusqu'à son arrivée à Maison-Blanche, en 1912, elle subira cinq internements ; chaque fois, la famille essaye de la sortir après quelques mois d'asile, espérant la guérison à la suite d'une période de calme relatif ; chaque fois, après un court essai de réadaptation, la malade s'excite à nouveau, et on doit la replacer ; elle le demande elle-même, quitte à reprocher ensuite son internement à son père et à sa mère.

La dernière tentative de sortie, surtout provoquée par la mère, femme aboulique et hypérémotive, n'a pas été heureuse.

Pendant la courte période de vie en liberté, la violence et l'irritabilité de la malade ont encore augmenté. Elle traite sa mère d'hystérique, la menace, ainsi que son père, de mettre du poison dans leur café. Elle blesse son père à la face par les éclats d'une vitre qu'elle casse d'un coup de poing dans un paroxysme coléreux et elle est alors internée à Maison-Blanche.

A son arrivée, le 6 décembre 1922, on constate les symptômes déjà notés précédemment, sans plus. Les renseignements donnés par la famille n'apprennent rien de nouveau. La malade est correcte, calme, bien orientée, lucide. Elle analyse avec précision son état mental et avoue ses troubles de caractère ; elle a gardé son idée fixe initiale : ce conseil que lui a donné sa mère de ne pas plisser son front, elle en est toujours obsédée ; et s'anime quand elle en parle : « ça me rend désagréable, dit-elle, j'ai un tempérament nerveux qu'il ne faut pas contrarier. C'est peut-être par jalousie que ma mère m'a dit ça ; je réfléchis plus qu'elle... Quand cette réflexion me passait par le cerveau, je recommençais à être désagréable... ça m'ennuie moi-même de voir que je suis comme ça avec ma famille... » Elle se demande si sa mère ne voulait pas l'empêcher de vivre.

La malade reste ainsi plus d'un an sans attirer l'attention autrement que par des épisodes d'excitations et des récriminations, parfois violentes, contre ses parents. Elle ne se lie avec aucune malade, toujours seule, préférant l'hiver, le froid de la cour à la promiscuité de la salle de réunion. Elle ne rend aucun service ; elle accepte bien et demande d'aller à l'atelier de couture ou à la buanderie, mais elle n'y fournit aucun travail, se montre irascible et se fait bientôt renvoyer. Vêtue assez proprement mais sans coquetterie, mal coiffée,

elle est ordinairement accroupie à l'écart, monologuant, ressassant à haute voix ses idées fixes, mais ne parlant à personne sauf pour lancer une injure si on la bouscule, ne s'intéressant à rien, ne lisant jamais le journal, tout à fait oisive. Elle écrit assez régulièrement des lettres correctes à ses parents répétant continuellement « qu'elle se fait toutes sortes d'idées. »

Le 3 mars dernier, dans une lettre à sa tante on lit ces phrases : « Je ne suis pas comédienne, je ne veux pas du sozit des miens... je ne veux pas du sozit de mon oncle non plus ». On l'interroge et l'on découvre alors deux symptômes, jusque-là ignorés : les idées d'inceste, l'illusion des sosies.

1^o *Les idées d'inceste.* — L'idée de rapports sexuels incestueux possibles a été envisagée, dit la malade, il y a cinq ou six ans, comme une chose toute naturelle. Toutefois, elle ne s'est pas extériorisée immédiatement. Les premières déclarations amoureuses, faites en termes érotiques et grossiers, datent du mois de novembre 1922, au moment de la période d'excitation qui a suivi la sortie de l'Asile de Vaucluse. Son père, questionné sur ce point, finit par avouer que Blanche lui fit des propositions obscènes. Pendant longtemps, ces déclarations ne se sont pas renouvelées ; depuis deux mois, la malade en parle sans réticences, même quand elle est calme. « Mon père me plaisait ; il était très caressant avec moi, déclara-t-elle ; s'il avait divorcé pour m'épouser, j'aurais accepté ; mon père se serait mieux porté avec moi qu'avec ma mère, j'aurais été aux petits soins. Ma mère me reprochait de trop embrasser mon père... Ça m'aurait beaucoup plu de coucher avec lui. Je voulais être son ange gardien ; j'aurais bien voulu être sa maîtresse. »

Aussi déteste-t-elle sa mère, qui est sa rivale, et parfois injurie-t-elle son père, qui se laisse guider par cette femme. Certains jours, au comble de l'exaltation et de la jalousie, elle vocifère contre eux les pires obscénités, les accusant de pratiquer la pédérastie et autres vices : « Vieux maboule, vieux marteau, crie-t-elle, grosse hystérique ; vous pouvez bien crever... tu te pavanés avec elle à Robinson, au concert, au ciné... fous-la donc sur un marbre avec un globe sur la gueule, vieux maboule, tu as de quoi être fier de ta grosse carne pleine de vice. »

Elle attribue, également, une puissance occulte à son grand-père maternel, qu'elle n'a pas connu, mais dont l'esprit invisible agit sur sa pensée : « ce fumier d'en haut » comme elle l'appelle souvent, n'arrête pas de la persécuter, parce qu'elle est la rivale de sa fille, et « c'est lui qui lui fait des visions de ses parents sur des étrangers ».

Le souvenir de l'ancienne intimité familiale redouble sa colère : elle n'y voit que comédie et raffinement d'hypocrisie, de la part de ses parents, qui ne lui ont prodigué que des « fausses caresses », puisqu'ils l'ont fait enfermer dans un asile de folles, où ils lui envoient des sosies au lieu de venir eux-mêmes.

2° *L'illusion des sosies.* — Les premiers doutes sur ce point datent de la sortie de Vaucluse, soit en octobre 1922. A cette époque, Blanche déclare à ses parents qu'ils ne sont que de faux parents. Elle examine les robes, le manteau de sa mère ; elle retrouve chez son père les cheveux blancs, les yeux bleus, la taille, la voix qu'elle lui a connus ; tous les détails y sont, et cependant ce n'est pas lui. A son retour à l'asile, en décembre 1922, elle reste encore perplexe ; elle reçoit

d'abord aimablement les gens qui viennent la voir, car elle a encore des doutes, et elle continue à examiner les costumes, les jupons, les bijoux de sa mère, surprise de les reconnaître. Puis, elle se donne l'explication suivante : « Mon père s'est dit : comme elles sont rivales toutes les deux, elles ne vont plus s'entendre. C'est pourquoi préférant ma mère, il s'est séparé de moi et m'envoie son sosie. Il aurait mieux fait de me le dire. » Son frère, son oncle et sa tante qui vont la voir à l'Asile sont également des sosies. Quand on lui affirme qu'elle se trompe, elle hésite et confie sa perplexité : « Je suis peut-être folle ; je ne sais pas ce que c'est que toutes ces montagnes d'idées que je me forge. Est-ce la bile qui me fait avoir ces idées ? » Les lettres adressées à sa famille, il y a un an, traduisent également son incertitude. Plus récemment, elle envoie à ses parents des lettres conformes à une conviction délirante mieux établie. A son père et à sa mère elle écrit le 3 mars 1924 : « Cher Monsieur et Madame. — Je ne dois pas me tromper dans mes idées : mon père et ma mère vous ont vendu leurs meubles pendant que j'étais dans la maison de Vaucluse où je suis restée huit mois, toujours parce que je me suis fait une idée fixe de la réflexion de ma mère... Si j'avais pensé à tout cela pendant que j'étais avec mes parents, je serais partie à mes vingt et un ans ; je me serais placée pour travailler selon mes idées... je vous écris de ne pas vous déranger pour venir me voir ; je ne veux pas de faux parents ainsi que d'une fausse famille... »

Et quelques jours plus tard : « Je crois qu'il y a des esprits invisibles qui me font des visions de vos figures sur d'autres personnes... » L'écriture de ses parents, qu'elle reconnaît très bien, n'en est, de même, que l'imitation ; cependant elle lit

leurs lettres et y répond d'abord, cette illusion resté strictement limitée aux membres de sa famille qui lui écrivent ou viennent la voir à l'Asile.

Capgras et Carrette discutent ainsi cette observation.

Le diagnostic de ce trouble mental n'est pas facile... Devant un autisme si évident l'école de Bleuler n'hésiterait pas affirmer la schizophrénie. Aussi bien, en faveur d'une démence précoce même plus circonscrite, on trouverait des arguments nombreux : stéréotypies, maniérismes, sourires intempestifs, soliloques, discordances entre la mimique et l'expression des idées, impulsions, hallucinations, affirmations absurdes, troubles du jugement. Par contre, la conservation de l'affectivité, toute pervertie qu'elle soit, les préoccupations obsédantes, la tendance à l'introspection, à l'analyse des sentiments, la logique des raisonnements, la correction des écrits, la systématisation progressive du délire s'accordent mal avec l'existence d'un état dementiel. La monotonie des propos, la pauvreté des idées, la naïveté de certaines conceptions, les anomalies du caractère, l'instabilité de l'humeur, s'expliquent mieux par la débilité mentale préexistante.

Quoi qu'il en soit, ce n'est point sur les difficultés de ce diagnostic, ni même sur l'intérêt que présente l'association du syndrome pluri-glandulaire, que nous voulons insister, mais uniquement sur l'évolution de la psychose, encore qu'elle ne soit pas terminée.

Cette jeune fille présente un notable degré de débilité mentale, notion fondamentale certes, mais qui ne suffit pas à la caractériser entièrement. M. Achille Delmàs a découvert chez elle l'association d'une constitution paranoïaque et d'une cons-

titution hyperémotive ; on décèlerait aussi aisément les signes d'une constitution schizoïde. Mais on constate surtout, dès le jeune âge, une affectivité spéciale dominée par l'attraction presque exclusive que Blanche éprouve pour son père. Ce sentiment a été tellement fort, tellement précoce, que son jugement de débile en rapporte le début à sa naissance même. « Le premier jour que je suis née, soutient-elle, c'est mon père que j'ai vu et qui me faisait un tas de sourires et de caresses. « Cette prédilection de l'enfant s'exagéra dans la suite et se manifesta par les mille petits soins dont la jeune fille entourait son père. Cependant rien dans sa conduite à cette époque ne laissait soupçonner le moindre désir d'inceste : Ce complexe d'Œdipe restait inconscient.

A 18 ans, ce complexe, toujours refoulé, réussit à tromper la Censure, selon la théorie de Freud ; sous la forme symbolique d'un état psychasthénique. Ce fut d'abord la hantise d'une réflexion maternelle malencontreuse, à propos des traits masculins de Blanche et, comme corollaire, une certaine phobie de la laideur ou plutôt de la crainte obsédante d'être remarquée. Il s'ensuivit une recherche constante de la solitude, une propension à la rêverie, à l'introspection, à la rumination continue de la même idée, puis le développement de la haine pour cette mère coupable d'avoir causé le malheur de sa fille. Sous l'influence de cette phobie et de ce sentiment, l'irritabilité et l'insociabilité augmentèrent : des crises d'excitation, des menaces nécessitèrent l'internement.

Pendant six ans, cette psychose masqua le complexe d'Œdipe sans grande modification.

.....

Mais le désir d'inceste resta latent : il échappa entièrement

à l'observation de l'entourage... sous ce déguisement, il grandissait néanmoins de plus en plus, et finit par apparaître au grand jour, il y a deux ans.

Depuis deux ans le voilà donc de subliminal devenu conscient. Cette émergence n'a modifié en rien la psychose, contrairement aux résultats thérapeutiques obtenus par la psychanalyse en pareil cas. L'idée obsédante non seulement persiste, mais reste au premier plan, et constitue encore le principal souci de la malade, celui qu'elle analyse sans cesse et dont elle parle le plus abondamment. Elle avoue pourtant avec le plus naïf cynisme, sans y voir rien de maladif, ni même d'immoral, son amour pour son père. Dans les périodes de calme cette amour apparaît filial. Il s'exprime le plus souvent en un mélange de tendresse sentimentale, d'érotisme et de jalousie, d'ordinaire assez placide et sans caractère véritablement passionnel. Mais que, sous l'influence d'un contrariété quelconque, survienne une crise d'excitation, aussitôt la sensibilité s'éveille et Blanche accable d'injures obscènes ce père qui ne répond pas à ses désirs, et cette mère qui est sa rivale.

L'extériorisation de ce complexe d'OEdipe, a été toute spontanée, sans la moindre intervention de la psychanalyse. Elle provient, croyons-nous, du développement d'un certain degré d'affaiblissement psychique, ou du moins d'automatisme mental qui progresse peu à peu et qui se traduit actuellement par des hallucinations auditives et olfactives, par l'écho de la pensée et par des allusions à l'existence d'esprits, ou de serpents invisibles : prodromes d'un de ces délires d'influence, qui succèdent à des états d'obsession, d'introspection mentale et de rêveries analogues à celui-ci.

Cependant ce déficit psychique et la diminution corrélative

tive du sens moral, n'ont pas entièrement aboli la Censure. Cette dernière, incapable, désormais de refouler le complexe d'Œdipe, le dissimule, sous l'influence de la pudeur et de la honte inconsciente qui subsistent en dépit du cynisme des propos, à l'aide d'une conception nouvelle, l'illusion des sosies, laquelle est, en effet, contemporaine de l'aveu érotique. En même temps qu'elle déclare ses désirs incestueux à son père, Blanche le prend pour un étranger de même figure : elle bâtit ensuite un petit délire, d'où il résulte, que ses parents ont vendu leurs vêtements et leurs meubles à des sosies, chez qui elle vit, et qui viennent plus tard la voir à l'asile. Ce ne serait donc pas à son véritable père, mais au sosie de celui-ci, qu'elle aurait fait ses démonstrations voluptueuses. Il est curieux de constater que chez cette débile, tout à fait ignorante de la mythologie, le sosie joue à peu près le même rôle que dans la fable antique qui est, par excellence, un mythe sexuel.

Cette invention d'un sosie, évidemment destinée à cacher l'inceste, nous paraît l'œuvre d'une censure, encore attentive, malgré ses défaillances, précisément parce qu'elle a surgi soudain de l'inconscient et que, pour la malade, elle n'a pas du tout ce caractère d'excuse, d'atténuation qui s'impose pour l'observateur. Blanche, en effet, ne pense nullement à fournir l'explication susdite : loin de chercher à voiler son désir, elle s'irrite de ne pouvoir le satisfaire. Ce sosie, que sa pudeur crée à son insu, elle en fait une habile manœuvre pour éloigner et tromper une rivale de sa mère. La rivale c'est elle, Blanche, et le sosie ne sert qu'à éviter toute discussion, en empêchant son père de la voir, de divorcer et de l'épouser (1).

1. J. Capgras et P. Corrette, *Illusion des sosies et complexe d'Œdipe* (*Annales médico-psychologiques*, n° 1, juin 1924).

OBSERVATION IV

Marie-Suzanne, 27 ans, vendeuse dans un grand magasin.

Nous devons cette remarquable observation (1), à l'obligeance du Dr Robin, qui a bien voulu nous permettre de l'utiliser pour notre travail.

« Enfant, elle est très intelligente, très studieuse, un peu irritable. Elle suit un cours jusqu'à 13 ans et se fait remarquer par d'excellentes études, puis elle fait son apprentissage de couturière dans une maison où elle entend parler de théâtre, de riches cadeaux, de luxe, ce qui lui tourne la tête.

« Ce changement, nous écrit le père, marque une étape dans sa vie. Là comme à l'école, on n'eut qu'à se louer d'elle pour son goût et son travail, mais, là aussi, elle entend pour la première fois parler d'amour. Sa patronne, qui est une demoiselle, se marie, elle assiste à tous les préparatifs du mariage, le fiancé qui est souvent à la maison, l'éblouit par son bavardage et les cadeaux qu'il fait à sa future. Dans cette maison on parle beaucoup de romans, de théâtre, de l'Opéra surtout. De retour, le soir, la maison ne lui paraît pas aussi brillante et, cependant, elle a bien besoin de repos car ce surmenage la fatigue. Sa tête travaille beaucoup, elle commence déjà à avoir des idées un peu hautaines.

« Ensuite, elle travaille chez une vieille tante, couturière, pendant un an environ. Cette bonne femme, qui l'aime beaucoup, s'aperçoit de ses idées et fait ce qu'elle peut pour la

1. Dr G. Robin, *les Haines Familiales*. Gallimard, 1926.

ramener à une plus juste conception des choses, elle y parvient, et pendant les quelques mois qui suivent, elle est bien portante, et n'a plus ses idées de grandeur. »

« Au moment de la guerre, âgée de 17 ans, elle fait la connaissance, vers 1917, d'un officier d'artillerie dont elle devient follement éprise. Sa famille qui connaît les intentions du jeune homme, intercepte la correspondance, et essaie d'empêcher Marie-Suzanne de s'attacher à un jeune homme qui ne l'épousera jamais. Elle commence alors à en vouloir à son père et à sa mère qui entravent ses projets.

« Vers le même temps, sa mère l'envoie porter une lettre recommandée à la poste avec son livret de mariage. Marie-Suzanne lit, avec stupéfaction, sur le livret qu'elle est née six mois après le mariage de sa mère, laquelle effectivement a dû régulariser hâtivement sa situation. A partir de cette époque, elle fait comprendre à sa mère que celle-ci, après la conduite qu'elle a eue autrefois, doit se dispenser de lui faire des observations.

« A cette série d'émotions, s'ajoute encore ce fait que l'officier d'artillerie, pendant une permission fait à la jeune fille des propositions si pressantes que, profondément froissée, elle est obligée de le repousser et de le quitter. Mais comme elle est très sérieusement amoureuse, elle tombe dans une profonde tristesse cherche en vain à revoir le jeune homme, menace de se tuer, se montre hostile à l'égard de sa mère, accuse sa famille de l'empêcher de faire sa vie, fait des scènes continuelles sous l'empire de son chagrin, tantôt refuse des partis qui se présentent, tantôt se croit demandée en mariage par des personnes qui n'ont aucune intention à ce sujet. Elle reproche à ses parents leur peu de ressources, leur modeste intérieur,

parle de voyager, a des goûts au-dessus de ses moyens, rêve d'intérieurs luxueux et sans cesse la préoccupation du mariage réapparaît dans ses propos.

« Elle fait mener à sa famille une vie d'enfer en disant qu'elle la quittera, que ce sont des pauvres gens, etc., sans cependant cesser d'être vendeuse. Au début d'octobre 1923, on s'aperçoit qu'elle dépérit, elle se plaint souvent de la tête, on lui donne un congé. Elle va à la campagne où elle prétend s'être ennuyée, et pendant ce temps n'écrit jamais à sa famille. A son retour, elle reprend sa place, mais elle dit que des espions la frôlent, que des clientes jouent à cache-cache dans les rayons et lui font des attouchements. Elle dit de sa mère, qu'elle veut l'empoisonner avec du savon minéral, qu'elle est enceinte. Elle annonce à son oncle qu'elle achètera un revolver et la tuera.

« Le 15 octobre 1923 de plus en plus dans un état de malaise et de défiance, elle prend le tramway pour aller acheter une lotion capillaire dans une pharmacie sise en face de l'hôpital Saint-Louis. Elle croit entendre chuchoter : c'est malheureux, une jeune fille de 26 ans qui ne connaît pas son père. Elle revient en larmes, déclarant qu'elle a enfin trouvé son vrai père dans la personne du pharmacien qui lui a vendu la lotion. Du reste, ajoute-t-elle, il y a longtemps que sa mère était au courant de la fausse identité de son père, mais elle le lui cachait, elle a toujours été jalouse d'elle. Avec quelle rapidité elle répond qu'elle préférerait son père à sa mère. Elle a même été jusqu'à dire, qu'avant même d'avoir trouvé son vrai père dans la personne du pharmacien, elle eut préféré que son père ne fut pas son père. « J'ai 27 ans, n'est-ce pas, et alors je suis une femme. » Quelques jours plus tard elle a cru recon-

naître une jeune fille bien mise qu'elle a supposé être sa sœur.

« Il faut dire aussitôt que cette négation systématique de son père n'a pas duré longtemps, mais si la croyance n'a pas persisté, sa désillusion de n'avoir pas un père intellectuel « assez riche pour la doter comme l'aurait fait, dit-elle, le pharmacien », cette désillusion est tenace et se manifeste par des injures et des violences contre son père. Elle l'a giflé à plusieurs reprises,

« C'est alors que nous avons eu l'occasion de la soigner. Nous constatons cette hostilité intense vis-à-vis de ses parents, et surtout vis-à-vis de sa mère. Elle avoue qu'elle a eu de gros chagrins... elle nous parle du jeune homme qu'elle a connu pendant la guerre et déclare que, désormais, elle est tout à fait indifférente... elle a de nombreuses illusions, interprétations et fausses reconnaissances. Elle est souvent acariâtre, de mauvaise humeur, prête à l'insulte. Elle est tantôt craintive et anxieuse, tantôt dégagée, très à l'aise, désinvolte... Parfois, elle est maniérée, fait des grimaces, est sujette à des sourires qui contrastent avec les propos hostiles qu'elle tient devant nous.

« Peu à peu elle devient plus calme... Sa famille insiste pour que la jeune fille reprenne la vie commune, et il semble que le nouveau genre de vie au milieu de ses parents l'ait améliorée... sa famille se montrait déjà confiante, pleine d'espoir.

« Pas pour longtemps. Trois mois plus tard, en raison de son apathie, de son inactivité, de sa mauvaise humeur, il a fallu nous la ramener. Nous l'avons trouvée distraite, indifférente à ce que nous lui disons, perdus dans ses préoccupa-

tions personnelles *autistiques*... Vis-à-vis de sa famille elle n'a pas désarmé... elle ne peut pas travailler pour améliorer l'ordinaire de ses parents. Elle n'est pas faite pour leur venir en aide. »

OBSERVATION V (de Jeanne) (1)

« Voici quelques brefs passages d'une belle observation de MM. Leroy et Montassut sur *une évasion de la réalité pour se créer une nouvelle personnalité chimérique* (2). »

« Il s'agit d'une demoiselle âgée de 40 ans, Jeanne, issue d'une famille cultivée et aisée. Elle naît à Paris, y demeure jusqu'à l'âge de 8 ans et accompagne ses parents à l'étranger et aux colonies. A 12 ans, de retour en France, elle est placée dans un pensionnat. Excellente écolière, elle fait de bonnes études, marquant des aptitudes spéciales pour les sciences exactes et les langues étrangères. A 18 ans, elle obtient le brevet supérieur et voyage à l'étranger. »

« A 20 ans, elle éprouve un grand désarroi moral, à la suite du revirement de la situation de ses parents. Elevée avec des goûts de luxe et des habitudes mondaines, elle est brusquement en contact, avec la *promiscuité déplaisante d'un hôtel* géré par son père. A cette occasion, Jeanne qui, toujours, s'était montrée docile, commence à manifester des troubles du caractère très vifs et, au cours de récriminations incessantes, reproche amèrement à sa famille de lui faire une situation autre que celle qu'elle pouvait espérer.

1. Nous empruntons ce résumé de l'observation de MM. Leroy et Montassut au beau livre du Dr G. Robin, *Les haines familiales*.

2. Leroy et Montassut, *Bulletin de la Société clinique de Méd. mentale*, mars 1923.

« Les années passent. Jeanne paraît s'être adaptée ; elle donne quelques leçons d'anglais et de portugais, fréquente assidûment les cours de lettres à la Sorbonne et songe très sérieusement à se marier. Une nouvelle déception l'attend encore ; à 27 ans, son fiancé, riche étranger, l'abandonne. Elle cache sa douleur à ses parents, s'isole pour pleurer, querelle les voisins, se détache peu à peu de sa famille, lui manifeste de la méfiance, puis de l'hostilité. Elle se signale alors par ses extravagances : réclamations, revendications, faux témoignages, voyage pathologique à Rome, où elle reste quelques semaines, dans un couvent près du vatican. De retour en France, elle renie d'une façon absolue ses parents, veut les chasser, prétendant qu'ils ne sont que de vulgaires gérants, que ses parents à elle sont morts, sa mère de vieillesse, son père assassiné dans le train de Bordeaux et que la vie n'était plus possible avec le vieux gérant, alors qu'autrefois il était « correct et bien élevé ». Le refoulement paraît ici complet et la conviction délirante est attestée par de nombreuses demandes adressées aux autorités, afin de hâter l'expulsion de l'usurpateur.

« Mais bien vite, les quelques idées de revendication disparaissent et, seules, subsistent celles de grandeur et de richesses. Ayant fait table rare, Jeanne va pouvoir construire tout à son aise.

« Ses travaux sont immenses : elle a, d'une ambassade auprès du Vatican, rapporté plusieurs milliards à l'État, à qui elle a légué toute une fortune acquise dans la vente des autos et l'organisation de fêtes foraines. Sortie numéro un de centrale et de polytechnique, elle a doté Paris d'une ligne de métro et importé les automobiles en France. Elle a encore

22 limousines, etc., etc... On n'en finirait pas à rapporter tous ses propos, mais ce qui importe, c'est qu'il n'existe pas ici d'indifférence affective, car Jeanne « a conservé un pieux souvenir de la mémoire de ceux que son imagination à supprimés, elle parle avec une vive émotion de sa famille imaginaire et la pseudo-indifférence n'est qu'une résignation consciente, en accord logique avec la conviction délirante. »

« Jeanne est hautaine, dédaigneuse, méprisante, l'interrogatoire l'ennuie, elle cherche à y échapper comme si elle avait peur d'être désabusée, comme si la discussion allait lui montrer la vérité, vérité qui ferait crouler l'édifice de ses belles histoires. »

OBSERVATION VI

Lucien P..., ouvrier boulanger, 25 ans.

Lucien P..., ouvrier boulanger, âgé de 25 ans, entre dans le service de M. le Pr Claude le 20 avril 1926 avec le certificat suivant :

« Est atteint de troubles mentaux ayant les caractères de la démence précoce, avec des idées de persécution.

« Cet état nécessite le placement dans un établissement spécial. »

Dr PAGNIEZ.

Le certificat immédiat du 21 avril 1926 porte : « Schizophrénie d'origine affective. Complexes familiaux remontant à l'enfance. Education heurtée et douloureuse. Réactions antisociales au cours de l'adolescence, vols, abus de confiance, sous l'influence du dégoût. Actuellement automatisme mental actif. Hallucinations psychiques. Troubles cénesthésiques.

Volts et échos de la pensée. Énonciation des actes. Actes inspirés et inhibés. Troubles hypocondriaques. Idées d'auto-accusation. Dépression. Idées de persécution secondaires. Imprécision de la pensée. Elaboration psychique gênée par l'automatisme. Absence de systématisation. *Doutes pénibles sur sa naissance. Négations familiales.* Interprétation. A observer ».

Dr G. ROBIN.

D'après les renseignements fournis par son père, il aurait toujours été bien portant, mais il était souvent triste, « toujours dans la lune » depuis son enfance.

Alors qu'il n'avait que 4 ans, sa mère quitta le foyer conjugal, après avoir tenté de se suicider. Malgré de nombreuses recherches, on n'a pu la retrouver.

Le père est resté seul, vivant avec une domestique âgée. Cette femme a élevé l'enfant, ainsi qu'un de ses frères. Aux dires du père elle les a fort bien soignés. Elle n'a jamais frappé l'enfant, et malgré cela il ne pouvait la voir. Il demandait souvent sa mère et même la cherchait.

Lucien fut un mauvais écolier, il n'apprenait rien, se butait pour une vétille; il avait des colères terribles. Par moments il était déprimé. Il ne s'entendait pas avec son frère qui maintenant est chef de culture.

Il ne voulait pas cultiver la terre, aussi, à l'âge de 15 ans, son père le place comme apprenti chez un boulanger. Il se dispute avec son patron, revient quelques jours à la ferme puis s'enfuit en Auvergne en prenant 90 francs à son père. Il se place chez un boulanger auquel il vole 400 francs; arrêté, il est condamné pour ce fait, à six mois de prison avec sursis.

Il s'engage alors dans l'artillerie, après un vol de pièces

d'automobiles et d'essence, dans un camp, il est condamné à deux ans de prison et envoyé aux bataillons d'Afrique. Il revient en France en mars 1925. Malgré les promesses qu'il fait à son père, il travaille mal, sort toutes les nuits, va au café, et joue.

Durant l'hiver 1925, Lucien a une tenue déplorable ; il vend ses habits, et disparaît en janvier 1926.

Se sentant fatigué, il entre à l'hôpital Saint-Antoine dans le service du Dr Pagniez, d'où il est transféré à Sainte Anne.

A l'entrée dans le service de M. le Pr Claude, il se plaint surtout d'hallucinations multiples. Il s'entend reprocher des actes de pédérastie qu'il a commis, tout d'abord, avec un Chinois. Il reconnaît ces actes, mais estime que ce n'est pas une raison pour lui en parler constamment et l'insulter. Il essaie de s'en justifier, en disant qu'il les a commis sous la menace du rasoir et du couteau.

Depuis le mois de décembre 1925, il entend à tous moments des voix, qui l'injurient le plus souvent. Ainsi il a entendu une femme dire à un homme qu'il était là « Pouponne de la Samar ».

Au moment où il cherchait du travail il entendait une voix qui disait qu'il était multi-millionnaire, qu'il avait gagné le magasin du « Bûcheron », les usines « Citroën » etc...

Il entendait aussi des femmes se disputer, pour coucher avec lui.

Ces voix l'appellent Kahn, Sanson et ces noms se répètent dans son crâne quand il marche. Elles lui disent qu'il est né de père russe et de mère italienne.

Depuis quelque temps on le regarde de travers, on rit sur son passage (il s'est fâché dans un café parce qu'un consom-

mateur a fait comprendre par gestes qu'il était pédéraste, et il l'a frappé).

Il sentait des courants électriques dans la tête. Une femme l'obligeait à tourner à droite ou à gauche, il était obligé d'agir ainsi, sans cela on lui faisait du mal.

Lucien dit qu'il n'a pas de famille, son père l'ayant appelé bâtard.

Il raconte que sa mère a quitté son père quand il avait 3 ans, et qu'il vit avec une belle-mère.

Son père lui aurait dit qu'il était de la bande « Pereire ». Il pleure.

Par pressentiment il a cru reconnaître sa mère dans une femme long voilée, à l'hôtel de Londres.

En outre le malade présente des préoccupations hypocondriaques. Il sent qu'il manque de force.

Mis en présence de son père, il reste inactif, ne le reconnaît pas dit que c'est son beau-père.

Il est transféré à l'asile de Vaucluse le 28 juillet 1926 avec le certificat suivant :

« Schizophrénie. Complexes familiaux remontant à l'enfance. Education heurtée et douloureuse. Réaction anti-sociale au cours de l'adolescence. Vols, abus de confiance sous l'influence du dégoût.

« Actuellement automatisme mental actif. Hallucinations psychiques. Troubles anesthésiques. Actes inspirés et inhibés. Alternative d'excitation et de dépression. Projet sans suite. Imprécision de la pensée. Doutes pénibles sur sa naissance. Négations familiales. Peut-être transféré. »

Dr G. ROBIN.

27 juillet 1926.

Ces quatre observations, se rapportant à des schizomanes, montrent autant de mécanismes différents par lesquels ces malades sont arrivés à la métamorphose familiale.

Dans l'observation de Blanche, que nous classerons parmi les *schizomanes*, et non comme le ferait l'école de Bleuler dans les schizophrènes, car la perte de contact avec la réalité n'est pas complète, c'est un complexe sexuel, refoulé par la censure Freudienne qui a fait créer par la malade les sosies de ses parents.

Chez Suzanne, l'évasion de la réalité est loin d'être parfaite, nous la rangerons dans la catégorie des *schizomanes Boudeurs* type Borel. Mais ici, il semble que nous soyons en présence d'une constitution schizomaniâque acquise à la suite du choc affectif causé par son amour malheureux. En effet on ne trouve pas de caractères schizoïdes dans son enfance.

Sa personnalité n'est pas transformée complètement « quand elle parle de riches mariages de luxe, d'héritage, des tracasseries qu'on lui fait subir... Ce sont des idées éphémères qui traduisent épisodiquement l'intensité de ses désirs et de ses craintes, son imagination veut compenser ainsi la réalité » (1).

Le cas de Jeanne nous montre une *schizomane rêveuse* type Borel et Robin. Ce qui frappe dans son cas c'est que « le souci de fuir la réalité est

1. Robin, *loco citato*.

manifeste, c'est pour échapper aux contacts brutaux et pénibles *de l'existence*, pour ne pas souffrir *d'une vie* désormais médiocre que Jeanne limite les contacts avec le monde extérieur. Pour être désormais heureuse, elle exploitera un monde intérieur riches d'idées et de souvenirs, susceptible de renouvellement constant. Jeanne ne fuira pas cette aimable sollicitation, elle s'évadera, et le délire aidant, vivra d'une vie heureuse, sans heurts ni menace » (1). Cette transformation du monde, cette métamorphose familiale est un fait de *Compensation*.

Notre dernier malade, Lucien P., est à la limite des schizomanes et des schizophrènes, en effet, chez lui, les contacts avec la réalité sont de plus en plus rares, la dissociation entre sa vie intérieure et le monde extérieur est presque complète, ce malade est arrivé à rejeter son père, par un besoin affectif intense, qu'a créé le départ de sa mère, lorsqu'il avait 4 ans.

1. Robin (G) *les haines familiales*. Gollimard, 1926.

CONCLUSIONS

1° On peut entendre par « métamorphose familiale », la transformation, sous l'influence d'un état morbide, du groupement familial tel qu'il est normalement constitué.

a) Soit que le malade revête une personnalité d'emprunt qui le rende différent du milieu familial.

b) Soit que, tout en conservant sa personnalité civile, il transforme à son gré les membres de sa famille, transformation qui a pour conséquences tantôt de les abaisser, de les avilir, tantôt de leur créer des fortunes et des titres fictifs (titres nobiliaires, princes, rois, empereurs, etc...)

c) Soit enfin qu'il renie complètement sa famille (négation systématique de Capgras) et refuse, de la reconnaître comme telle.

2° Cette étude, qui est une sorte de complément au travail de Sérieux et Capgras sur les *Interpréteurs filiaux*, et qui tient compte des données nouvelles apportées par la notion de schizophrénie (P^r Bleuler, et école française de la clinique St Anne), cherche à établir que l'interprétation, à part les cas de psychose systématisée interprétative, n'est souvent, dans les métamorphoses familiales, qu'un essai de justi-

fication secondaire. La part interprétative doit être réduite, au profit des constitutions, et de mécanisme inconscient.

3° La métamorphose familiale se développe, de préférence, chez les sujets à constitution schizoïde avec tendance à intériorisation, rêverie ou bouderie. Elle naît soit d'un processus imaginatif, soit d'un retrait hostile de l'ambiance (rôle des chocs affectifs).

4° La métamorphose familiale procède souvent, quoique d'une manière morbide, du mécanisme organo-psychique, par lequel l'adolescent manifeste des signes de haine familiale (crise de l'adolescent). Dans la démence précoce classique par exemple, ce mécanisme se trouve renforcé par l'importance des troubles cénesthésiques.

5° L'expression délirante des métamorphoses familiales est souvent, chez les prédisposés, la mise au jour, symboliquement transposée, de complexes sexuels restés longtemps refoulés, selon le mécanisme indiqué par Capgras et Carrette (illusion des sosies et complexe d'Œdipe).

Vu : le Président de la thèse,

H. CLAUDE

Vu : le Doyen,

ROGER

Vu et permis d'imprimer,

Le Recteur de l'Académie de Paris

P. LAPIE

BIBLIOGRAPHIE

- BLEULER. — Dementia præcox oder Gruppe der Schizophrenien
Traité de psychiatrie d'Aschaffenburg, 4^e partie, t. I.
Franz Deutike, 1911).
- BOREL (A.). — *Journal médical français*, mai 1924.
— Rêveurs et boudeurs morbides (*Journal de psychologie*,
n° 6, 15 juin 1925).
- BOREL (A.) ET ROBIN (G.). — Les rêveurs morbides (*Annales
médico-psychologiques*, 1924).
— Les rêveurs éveillés. Gallimard, 1925.
— Les rêveurs (*L'Evolution psychiatrique*, Payot, juillet
1925).
- BOVET. — Les enfants vagabonds (*Journal de psychologie*,
15 janvier 1924).
- CAPGRAS ET CARRETTE. — Illusion des sosies et complexe d'Œ-
dipe (*Ann. méd.-psychol.*, 1^{er} juin 1924).
- CÉNAC (M.). — De certains langages créés par des aliénés (les
glossolalies). Thèse de Paris, 1925.
- CEILLIER. — *Presse médicale*, 19 novembre 1924.
- CLAUDE (H.). — Démence précoce et schizophrénie (*Paris
médical*, 17 oct. 1925).
- CLAUDE (H.), BOREL (A.) ET ROBIN (G.). — Considérations sur la
constitution schizoïde et la constitution paranoïaque
(*Encéphale*, sept.-oct. 1923).

- Discordance entre l'activité intellectuelle et l'activité pragmatique dans l'influence d'un complexe affectif (*Annales méd.-psychol.*, 5 déc. 1923).
- Démence précoce, schizomanie et schizophrénie (*Encéphale*, n° 3, 1924).
- La constitution schizoïde (*Encéphale*, avril 1924).
- CLAUDE (H.) ET ROBIN (G.). — Les haines familiales (*Presse médicale*, 15 mai 1926).
- CLAUDE (H.) ET ROBIN (G.). — Indifférence et négativisme schizomoniaques (*Annales médico-psychologiques*, 5 mai 1925).
- CLAUDE (H.), ROBIN (G.) ET RUBENOVITCH. — La schizomanie simple (*Annales médico-psychol.*, novembre 1925).
- CLAUDE (H.) ET MONTASSUT. — La compensation idéo-affective (*Encéphale*, oct. 1925).
- CODET (H.) ET LAFORGUE (R.). — Schizonia (*L'Evolution psychiatrique*, Payot, 1925).
- DUPRÉ. — Etats morbides de l'imagination (*Revue hebdomadaire*, 15 oct. 1925).
- FLOURNAY. — Délire d'interprétation au début (*Archives suisses de neurologie et de psychiatrie*, volume VII, fasc. 1. Zurich, 1920).
- FOREL (O.-L.). — La psychologie des névroses. Kundig, Genève, 1925.
- FREUD (S.). — Introduction à la psychanalyse. Payot, 1922.
- HEUYER ET BOREL. — Délire de rêverie (Société de psychiatrie, 1922).
- LEROY ET MONTASSUT. — Evasion de la réalité pour se créer une personnalité chimérique (*Bulletin de la Société clinique de Médecine mentale*, mars 1923).
- LÉVY-VALENSI. — Syntonies, schizoïdes et schizophrènes (*Paris médical*, 17 oct. 1924).

- MIGNARD ET MONTASSUT. — Psychose de compensation (*Encéphale*, déc. 1924).
- MONTASSUT. — La constitution paranoïaque. Thèse de Paris, 1921.
- ROBIN (G.). — Les haines familiales. Gallimard, 1926.
- ROBIN (G.) ET CÉNAG. — Le dégoût, expression clinique d'un état de dépression atypique (Société de psychiatrie de Paris, *Journal de psychologie*, 1925).
- RUBENOVITCH (P.). — Contribution à l'étude de la schizomanie. Thèse de Paris, 1926.
- SÉRIEUX ET CAPGRAS. — Les Interprétateurs filiaux (*Encéphale* 1910).

